

XYZ. La revue de la nouvelle

L'imagination en panne

Jean-François Chassay



Numéro 140, hiver 2019

Musique : des nouvelles sous influences musicales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92180ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (2019). L'imagination en panne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (140), 32–36.

L'imagination en panne

Jean-François Chassay

Bien sûr, le vent et les vagues possèdent aussi des rythmes qui leur sont propres, mais ils sont si amples et si indistincts qu'ils transportent le cœur d'une tout autre manière. Beaucoup de grands batteurs sont devenus experts de l'évocation du mouvement des vagues, de grandes masses d'écume bouillonnante venant se briser sur les cymbales et les caisses [...].

BILL BRUFORD, *L'autobiographie :
Yes, King Crimson, Earthworks
et le reste*

B OUM BOUM TAC. Boum boum tac. Il se sentait au bord de quelque chose. Les doigts collés par le sable, il voit des grains qui s'élèvent autour de lui, poussés par le vent — le vent semble lui parler, penché à son oreille : nous te laisserons savoir ce qui se passe, murmure-t-il ; il devine aussi un dialogue entre le vent et la mer à travers le jeu des vagues. Ses cogitations ne cessaient de lui donner un pénible mal de tête. Les inspirations insolites cognaient dans son crâne. Il songeait à un titre comme « Les aventures de Mercure », car Mercure, dans la mythologie romaine, se présentait (entre autres) comme le dieu des voleurs, et il sentait des palpitations de plagiaire traverser son corps, à défaut de trouver les notes qui sonneraient juste, des notes et des mots à lui qui le transformeraient en Apollon de l'ère postpunk.

Pourtant, une séparation, un couple qui se démantibule, se dégingue, se disloque, devrait stimuler l'inspiration. En

tout cas, c'est ce que les *livres* racontent. Et les légendes urbaines. Et les séries à la télé. Et les films. Et les chansons. Ah ! Les chansons. Ne me quitte pas, mais c'est trop tard, déjà. Martha, ma chère, « tu étais ma plus belle histoire d'amour, le temps et nous, nous ne faisons qu'un, à jamais ouvert, à l'amour ». Ah là là, qu'est-ce que j'ai comme formules ridicules qui me traversent l'esprit parfois, heureusement que personne ne peut lire mes pensées. N'empêche : c'était nous et eux. Un mur indestructible nous éloignait des autres, nous enfermant dans un doux cocon. Je suis encore dans la pièce, mais seul, et j'ai plutôt envie de préparer mon cercueil, de m'enfermer davantage. Martha : était-ce nécessaire de me quitter ? Plutôt que mourir, sortir : je souhaiterais être à La Nouvelle-Orléans et faire aller ma caisse claire derrière un groupe de ragtime. Me retrouver dans une barque sur l'océan. Ou passer l'automne à New York, mais avec l'argent que rapporte le groupe ? Les disques ? Par manque de temps, par manque d'argent, je me contente d'une plage proche où je regarde danser la mer le long des golfes clairs. Enfin, j'exagère. Pas vraiment la mer, pas vraiment des golfes, un bout de plage et de l'eau. Une rive au nord, au nord de quelque chose. J'aime penser que nous nous trouvons toujours au nord de quelque chose. Mais j'ai le droit de projeter un peu de mes misères, de rêver un peu, de batifoler dans mon esprit, d'ailleurs on ne peut contrôler son esprit, je ne cesse de passer de la troisième à la première personne pour parler de moi, les pronoms sont comme des points cardinaux. « Il est formidable. » « Qui ça ? » « Ben vous. » « Ah, lui. » C'est dans *Astérix* et l'échange concerne Jules César.

J'ai dix-huit ans, on dirait. En tout cas, on pourrait le croire. Brisé par un rêve d'amour comme un jeune ado, ennuyé par mes clichés, pires que la pluie, tiens, tu pourrais passer à la deuxième personne, peut-être qu'ainsi tu prendrais un peu de distance. Tu n'en avais jamais assez de son amour, mais là, excusez-moi, mais vous ne prenez pas du tout de distance (tu te places à la deuxième personne du pluriel, déjà on sent 33

une solennité plus importante). Vous êtes comme un fou sur une colline à vous demander si le monde mérite que vous lui accordiez encore de l'attention ou non. Vous voudriez que l'ampleur de votre affliction vous rende supérieur à tous et à toutes, qu'elle vous transforme en Einstein sur la plage, en Shakespeare, mais surtout en Jean-Sébastien Bach ou en Charles Mingus, quelqu'un comme ça. Las, vous n'inventez rien. Perclus de douleur, bouhouhou, refermé sur vous, narcissiquement, vous êtes bien un homme de votre époque. Tu voudrais écrire une pièce pour la paix (tiens, tu reviens à une deuxième personne plus intime, tu te rapproches de toi) puis repartir encore sur la route, atteindre les portes de l'Eden à force de succès devant des foules délirantes. Mais tes collègues, au sein du groupe, pour le moment, ne songent qu'à te foutre la paix. Ils attendent que tu remontes. Il paraît qu'on remonte tout le temps, que l'amour, ça s'en va, l'amour. Désormais, nous ne dormirons plus ensemble, tu dois t'en convaincre. Il paraît. Que c'est possible. Que le passé s'efface. Un jour ne restent que les bons souvenirs. Pourtant le ciel devient gris, tu ne sais plus l'heure qu'il est, ni le jour ni la semaine, à peine l'année. Un petit frisson de mort traverse ton corps, comme l'idée du suicide demeure agréable quand la situation déraile. Vaut mieux avoir ça dans l'âme, quel soulagement. On peut *toujours* en finir si on le désire *vraiment*.

Vous levez les yeux au ciel (tu as besoin d'un peu de distance, décidément, une salutaire mise à distance, alors tu [re]passes à une deuxième personne pluralisée). Vous regardez la lune en vous projetant en observateur du ciel, puis en répétant que vous voudriez bien aller vous y saouler, mais l'astre manque de constance, de solidité, vous voyez douze lunes, puis elles s'effondrent, vous ne voyez que des débris cosmiques, rien ne tient le coup, cette torture ne cesse jamais. C'est-à-dire cette absence de constance. Le réel devient gélatineux. Qu'allez-vous devenir ? Mange cette question. Dévore cette interrogation stupide. Penche la tête, regarde
34 les vagues, boum boum tac. Songe à un rythme, un rythme

d'enfer. Vous, non, *tu* ferais déjà des pas de géant si tu parvenais à te concentrer sur la musique, taper sur tes toms, entendre le son de la caisse claire et du hi-hat, comme tu te sens bien, juste à y penser. Mais tu ne te contentes pas d'y penser, tu *l'entends*, bien sûr. Timbres, espace, mouvement, mystère de l'instant, ce moment épiphanique où le son parfait surgit au cœur du rythme. Depuis combien de temps joues-tu de la batterie ? Et accessoirement de la guitare, de la basse, du banjo ? Quinze ans, maintenant ? Non, presque vingt. Pourtant, tu recommences sans cesse. Je ne suis jamais satisfait. Il pense toujours qu'il n'y parviendra pas. Je ne sais plus trop qui je suis.

Tu te sens comme une créature de Prométhée, c'est-à-dire manipulé, entièrement manipulé. Une puissance supérieure te permet de fonctionner, organise ton destin, et cette puissance ne doit pas t'aimer, car tu vas *mal*. Mais laisse-moi tomber simplement, puissance, dépose-moi et fous-moi la paix ! J'avais tout plein d'amour, me voilà Gros-Jean comme devant. C'est ta faute, puissance ! Dé-bar-ras-se ! Cesse de traîner autour de moi comme une vieille odeur. Je crois que je vais prendre une voie silencieuse. Musicale, mais silencieuse. Tous les grands musiciens, à un moment ou à un autre, ont fait du silence une musique privilégiée. Allez, pour une fois, je vais me prendre pour un grand musicien.

Je pourrais peut-être trouver un titre *avant* de composer ? Je ne fais jamais ça. Le titre me vient toujours après la composition. Puisque je dois réinventer ma vie, abandonné par Martha, pourquoi ne pas fonctionner à l'envers ? Je me sens à l'envers. Je *suis* à l'envers. *A Hard Day's Night* serait un bon titre, malheureusement d'autres sont passés avant moi. Boum boum tac. Boum boum tac ? Comme titre, je veux dire. On pourrait y voir une possibilité. Je vais continuer à cogiter.

C'est ça, cogite. Pense à la musique, son, rythme, accord, arpège, cadence, dissonance, gamme, harmonie. Battement. Boum boum tac. Tu ne peux agir autrement. Car au fond, tu 35

n'as jamais existé que par la musique. Tu es né avec elle, et tu vas disparaître avec elle. Maintenant¹.

1. Ce texte est composé en grande partie à partir de titres de pièces musicales des musiciens ou groupes suivants, dans cet ordre (ou à peu près) : Yes, The Rolling Stones, Robert Plant/Allison Krauss, King Crimson, Claude Debussy, Erik Satie, Barbara, Arcade Fire, Carla Bley, Paul Bley, Jacques Brel, The Beatles, Pink Floyd, Tom Waits, Maurice Ravel, Charles Trenet, Bad Company, Philip Glass, Bill Evans, Bob Dylan, Brad Mehldau, Gavin Bryars, Alice Cooper, Charles Aznavour, Charles Mingus, Genesis, Jan Garbarek, Frank Zappa, John Coltrane, Henri Dutillieux, Ludwig van Beethoven, Joshua Redman, Led Zeppelin, Lou Reed, Miles Davis, Michel Legrand.